

Les gardiens de phare du Rocher-Maudit¹

Philippe Laferrière
Société historique de Montréal

(...)

Nos sanctuaires d'oiseaux

En 1919, le gouvernement de la province de Québec, à la suite d'une convention passée entre les États-Unis et le Canada, assurait la protection des oiseaux migrateurs, grâce à une loi par laquelle furent établis trois sanctuaires d'oiseaux dans le golfe Saint-Laurent, ce sont le Rocher-aux-Oiseaux, le Rocher-Percé, puis l'île Bonaventure. Cette mesure gouvernementale, prohibant la chasse de ces oiseaux sous peine de fortes amendes, permit la conservation d'espèces qui tendaient à disparaître à cause du grand nombre de chasseurs adonnés à la récolte de nids d'oiseaux.

Ces oiseaux aquatiques se réfugient dans les crevasses des rochers et leur nombre est tel qu'ils apparaissent, au loin, comme une couche de neige recouvrant de son léger duvet toutes les anfractuosités du roc. Ce sont les goélands, nom vulgaire des grosses mouettes; des cormorans, des margots, puis des fous de Bassan, genre d'oiseaux palmipèdes, voisins des pélicans. Leur chair est coriace et d'une odeur désagréable. Ces oiseaux de mer se nourrissent de poissons et fréquentent les endroits où, sur la grève, les pêcheurs éventrent la morue.

Ces trois sanctuaires sont célèbres à différents titres. Ceux du Rocher-Percé et de l'île Bonaventure servent d'attractions aux nombreux touristes visitant la Gaspésie. Il n'en est pas ainsi, cependant, pour le Rocher-aux-Oiseaux, perdu au milieu du golfe Saint-Laurent. Le «Rocher-Maudit», telle fut pendant très

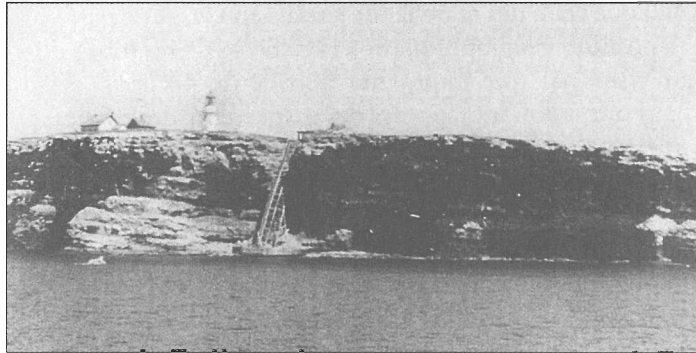
longtemps la réputation de cet îlot, véritable paradis des fous de Bassan et antichambre de la Mort. La camarade y faucha sans répit les gardiens de phare et la plupart de ceux qui eurent l'audace d'y venir habiter. À tel point, que la croyance populaire chez les Madelinots attribua à ce rocher un mauvais sort. On ne pouvait en parler sans éprouver une crainte superstitieuse analogue à celle que font naître les maisons hantées.

En feuilletant le Livre des gardiens du Rocher-aux-Oiseaux, on a l'impression de consulter un registre de cimetière. Sur sept gardiens du phare, qui furent en fonction de 1880 à 1922, quatre d'entre eux moururent

taillé dans le roc vif une tranchée perpendiculaire haute de 127 pieds et large de 29 pieds pour en permettre l'accès. On parvient au sommet du rocher par un escalier en fer d'une centaine de marches, lequel escalier est maintenu en place au moyen d'un lourd caisson reposant sur un récif. Les effets destinés au gardien du phare sont hissés au moyen d'un monte-charge mis en mouvement par une grue.

Le phare s'élève à 140 pieds du niveau de la mer. Il a la forme d'une tour hexagone. Construit en 1870, ce phare a rendu d'immenses services à la navigation, étant situé sur la route fréquentée par les neuf dixièmes des navires qui descendent ou remontent le Saint-Laurent. À ses origines, ce phare donnait un feu blanc, fixe, dioptrique, de second ordre, éclairant jusqu'à vingt et un milles en mer. Chaque dimanche soir, pendant l'hiver, ses feux brillaient, de sept heures à neuf heures, ce qui signifiait que tout allait bien au Rocher-aux-Oiseaux. Mais si cette lumière venait à se

masquer dans cet intervalle de temps, trois fois de suite, ce signal avertissait les gens de l'île Brion, située à quelque onze milles du Rocher, qu'on réclamait du secours. À deux cents pieds du phare s'élève la maison du gardien, reliée à la tour par une passerelle. Un peu plus loin, se trouve la poudrière, un puits creusé dans le roc contenant 3,000 gallons d'eau de pluie, puis un bastion en ciment supportant le canon dont on se servait jadis, en temps de brume, pour guider les navigateurs.



Le Rocher-Maudit (rocher aux Oiseaux). (J.-C. Fortin et P. Larocque, Histoire des Îles-de-la-Madeleine, Québec, IQRC, 2003, p. 120).

d'accidents et sept de leurs assistants partagèrent le même sort, soit onze victimes en moins de 42 ans.

Le Rocher-aux-Oiseaux est un îlot aux falaises escarpées, d'un rouge brique, couronné par un plateau. D'une superficie d'environ cinq acres, il s'élève à 114 pieds au-dessus du niveau de la mer. Lugubre d'aspect et dénué de toute végétation, ce rocher n'est abordable qu'à un seul endroit, et encore faut-il que la mer soit calme car ses abords sont semés de récifs à fleur d'eau. Du côté nord-ouest de l'île, on a

Sinistre prédiction

Le premier gardien de phare qui fut nommé au Rocher-aux-Oiseaux s'appelait Fennelton. À cause des difficultés d'abordage et du manque de communication avec la terre ferme, Fennelton refusa ce poste qui échoua à un certain Guitté. Celui-ci demeura en fonction jusqu'en 1873, soit à peine trois années. Rongé par l'ennui et l'inquiétude, Guitté abandonna sa charge. Au moment de quitter le Rocher-aux-Oiseaux, il prédit «que jamais homme ne garderait ce phare plus de dix ans, sans malheur». Jamais prédiction ne s'avéra plus juste car hélas! les événements qui se succédèrent, presque sans interruption pendant quarante années, donnèrent raison à cet homme dont le pressentiment paraît pour le moins extraordinaire.

Premières victimes

Remplacé par M. Whalen, tout alla pour le mieux au Rocher, pendant sept années consécutives. Cependant, en 1880, le 8 avril, le gardien, son fils et l'assistant, Thomas Thivierge, s'aventurèrent sur des banquises pour y faire la chasse aux loups-marins. Surpris par une tempête, les trois malheureux furent entraînés à la dérive. Le lendemain, Thivierge revenait seul au Rocher et annonçait à Mme Whalen que son mari et son fils avaient péri dans les flots au cours de la nuit.

Trois mois plus tard, le 25 juillet, Charles Chiasson, du Havre-aux-Maisons, est nommé gardien de phare. L'année suivante, le 23 août, il reçoit au Rocher-aux-Oiseaux, la visite de Paul Chenell, sa fille et Jean Turbide. En faisant le tour du domaine, leur gardien leur fait admirer le canon d'alarme et, pour les amuser, il s'avise d'en tirer un coup. La pièce fait explosion tuant le gardien, son propre fils et Paul Chenell. Trois cadavres sur le Rocher, les vitres du phare brisées et, par une étrange coïncidence, le câble sous-marin rompu depuis une heure, telle fut la situation devant laquelle se trouva l'assistant du gardien, Téléphore Turbide, le père de Jean. Et ce n'est que deux jours plus tard que les survivants furent secourus par un navire qui louvoyait au large du

Rocher-aux-Oiseaux.

Intermède de la camarde

Téléphore Turbide fut nommé gardien en remplacement de son ami Chiasson. De 1880 à 1890, le câble se rompt plusieurs fois, coupant ainsi toute communication avec la terre ferme. Mais il n'y a aucun accident à enregistrer. La Mort a quitté sa faux et se croise les bras. Pendant ces années de répit, des ingénieurs du gouvernement viennent réparer le câble, mais ils exécutent leur travail au petit bonheur, car ils ne tiennent pas à s'attarder sur le Rocher, l'endroit leur inspirant une crainte superstitieuse. Au surplus, ce travail s'exécute dans des conditions pénibles, à cause des courants nombreux et de la violence du vent. De sorte, qu'à chaque saison, ce travail est à recommencer.

En 1891, le gardien est victime à son tour, d'une explosion qui lui arrache la main. Ce n'est qu'après deux longues journées d'atroces souffrances qu'il est enfin secouru. De retour à son poste quelques années plus tard, Turbide fait une chute dans une crevasse du rocher. Nous sommes en 1896, et cette fois, l'accident nécessite sa mise à la pension. De sorte que le jeune Arsène Turbide est obligé de passer l'hiver sur le rocher en compagnie du fils du gardien, Charles, et de Damien Cormier et son épouse. Cormier agit comme gardien. (...)

Un terrible drame

Hélas! les époux Cormier, malgré le bonheur d'une union parfaite, n'étaient pas à l'abri des malheurs. Ils devaient payer, eux aussi, leur écot à la Mort qui rôdait toujours sur le Rocher-Maudit. Le 7 mars 1897, Damien Cormier, Arsène Turbide et son cousin Charles, celui-ci âgé de 17 ans, partent pour la chasse aux loups-marins. La tempête, que rien n'annonçait quelques heures plus tôt, les surprend à deux milles du Rocher, et tous trois sont entraînés à la dérive sur des champs de glaces. Damien Cormier et Charles Turbide succombent bientôt de froid et meurent lentement ensevelis dans la bourrasque de neige. Quant à Arsène Turbide, après trois jours et trois nuits de marche,

sans nourriture aucune et n'ayant pour tout breuvage que du sang de loup-marin, il réussit malgré tout, après avoir franchi une distance de 60 milles à atteindre la baie Saint-Laurent. Mais il avait les pieds gelés et il expirait quelques heures plus tard.

Demeurée seule sur le Rocher-Maudit, la femme du malheureux gardien, sans aucun moyen de communication avec le reste de l'univers, attendait l'intervention de la divine Providence. (...)

Enfin, les prières de Marie-Anne sont exaucées. Un midi, de hardis navigateurs, engagés dans une chasse aux loups-marins, abordent, par hasard, au Rocher-aux-Oiseaux. «Il était temps», dirent-ils plus tard, «car la jeune veuve était à moitié folle de terreur».

Troisième explosion du canon

Mais ce n'est pas tout, la fameuse prédiction du premier gardien du phare n'est pas encore périmée. La Mort veille toujours. À l'ouverture de la navigation, le remplaçant M. Pierre Bourque, arrive au Rocher. Nous sommes au mois de mai 1897. Un mois plus tard, soit le 12 juin, un des assistants, Hippolyte Melançon, est sérieusement blessé par une nouvelle explosion du canon. Pierre Bourque, gagné par la panique, décide de quitter le phare sans attendre son reste. L'expérience des autres lui suffit. Il est aussitôt remplacé par son homonyme, un nommé Wilfrid Bourque.

M. Wilfrid Bourque est un homme relativement instruit, intelligent, pratique et débrouillard. L'envoûtement dont semble avoir été victime ses prédécesseurs le laisse indifférent. Il écrit un long rapport au gouvernement et obtient enfin que le fameux canon soit remplacé, en temps de brume, par une sirène à air comprimé. D'autres améliorations ont lieu: le phare est haussé de dix-huit pieds et muni d'un feu tournant au lieu d'un feu fixe. Dans son rapport au département de la Marine et des Pêcheries, en date du 6 juillet 1909, M. Bourque relate les dangers et les misères sans nombre auxquels furent constamment exposés ses prédécesseurs, et fait l'historique

de tragédies dont ils furent tour à tour victimes.

Mort étrange

Wilfrid Bourque ne se doutait pas alors du sort qui lui était réservé. Plus que tout autre, peut-être, était-il marqué par la Fatalité. Au début de mars 1911, il partit à la chasse aux loups-marins que l'on apercevait à portée de fusil, tout autour du Rocher-aux-Oiseaux. Son absence se prolongeant d'une façon anormale, sa femme, inquiète, envoya son jeune neveu à sa recherche. Celui-ci trouva son oncle, debout dans l'eau glacée, le dos adossé au rocher, et rigide comme une statue. L'assistant gardien, alerté, rejoignit l'enfant au pied de la falaise. Mais ce fut pour constater la mort de son patron. Au moyen de cordages, le corps du malheureux Bourque fut hissé sur le Rocher-Maudit.

Comment était-il mort? Mystère! On se perdit en conjectures et personne ne put jamais trouver la solution de ce problème troublant. En attendant du secours, le cadavre demeura en chapelle ardente dans la maison du

gardien, et ce n'est que grâce au hasard qu'un navire, de passage dans les parages, pût être informé de cette tragédie. Ce bâtiment, le SS. Seal, de Terre-Neuve, ramena la dépouille mortelle au Havre-aux-Maisons.

Elphège Bourque remplaça son oncle, au poste de gardien, pendant l'été de 1912. On aurait dit, cette fois, que la fameuse prédiction avait fait son temps. En effet, tout marcha à merveille pendant les dix premières années. On reprenait confiance et chacun vivait dans une atmosphère de sécurité. Cependant, voilà qu'au mois de novembre 1922, tout le personnel s'empoisonne en buvant de l'eau de pluie jusqu'ici conservée dans un réservoir. Le frère du gardien, Alain Bourque, meurt sur-le-champ dans d'atroces souffrances. Quelques mois plus tard, c'est au tour de Philius Richard, un assistant, qui succombe des suites de l'empoisonnement. Ces deux dernières mortalités viennent clore le triste bilan du Rocher-aux-Oiseaux. (...)

Note

- 1 Larges extraits d'un article d'une revue québécoise de vulgarisation scientifique intitulée *Sciences et Aventures*, publiée à Montréal de 1946 à 1954. Cet article a paru dans le premier numéro du printemps 1946, p. 8 à 12.